

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

ABONNEMENTS
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard
et Basses-Alpes..... 5 fr. 9 fr. 17 fr.
Autres départements et l'Algérie..... 6 fr. 11 fr. 20 fr.
Étranger (Union postale)..... 9 fr. 17 fr. 30 fr.
Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

N° 13.803 - TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE - SAMEDI 24 NOVEMBRE 1917
LE NUMÉRO 5 CENTIMES
75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES
Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 2 fr. - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

L'Espionnage et la Naturalisation

La liste des maisons allemandes et austro-hongroises fermées ou à fermer, chaque jour, s'allonge, s'allonge, s'allonge. A Paris et dans toutes les grandes villes de province, Marseille, Lyon, Bordeaux, Le Havre, Lille, etc., les présidents des tribunaux civils passent le plus clair de leur temps à rédiger des ordonnances de mises sous séquestre. Banque, commerce, industrie... l'Allemand s'est glissé partout. En dénonçant dans l'« Avant-Guerre » le péril que faisait courir à la France cette vaste exploitation germanique, M. Léon Daudet ne s'imaginait certainement pas que les circonstances mettraient si tôt et si cruellement à nu le mal qu'il signalait.

Cependant on s'aperçoit de jour en jour que l'espionnage tient une place plus grande dans la vie du peuple allemand. Toutes les nations avec lesquelles l'empire d'Allemagne pensait qu'elle aurait peut-être, dans un avenir plus ou moins prochain, un compte à régler : Angleterre, Russie, Belgique... il les a en quelque sorte couvertes d'un immense réseau qui les enveloppe, les étouffe. La France, on le devine, devait être l'objet de sa prédilection. La dignité sercine et fière dans le calme et le recueillement, où vivait notre pays, depuis plus de quarante ans, ne disait rien qui vaille au « kaiser ». Il ne fallait pas songer à asservir l'Europe ni à établir son hégémonie sur le monde, tant que la nation française serait là pour barrer la route aux ambitions impériales. L'exterminer devenait une nécessité.

On s'y prépara non seulement par l'incessant et extraordinaire développement de l'armée et de la marine germaniques, mais par l'envoi de vastes équipes d'espions qui s'établirent sur tous les pays, et principalement sur le nôtre. Les services qu'on en attendait étaient de deux sortes. En temps de paix, l'éviction de l'industrie et du commerce français, au profit de l'industrie et du commerce allemands. C'était l'invasion pacifique. Elle devait préparer l'autre, quand éclaterait la guerre, car on savait qu'elle éclaterait à l'heure avec son déterminé. Le gouvernement allemand y attachait une telle importance qu'il n'hésita pas à élever l'espionnage à la hauteur d'une véritable institution et d'une institution des plus honorables. « Nulle société ne s'est encore passée de supplices », dit Prévost-Paradol dans son étude sur La Boté, qui a jamais mis sa gloire à être bourreau ? Le Teuton met sa gloire à être espion. Comment en irait-il autrement, quand on sait que le « kaiser » même ne craignait pas, à l'occasion d'une fête à la Cour royale et impériale d'Allemagne, de se faire accompagner de son chef de l'espionnage allemand en Belgique ? Sous quelle dénomination le présentait-il ?

Le titre d'Alsacien-Lorrain devait servir ces innombrables et criminels desseins. Les Français avaient une double raison d'accueillir l'Alsacien et le Lorrain avec empressement et faveur. C'était pour nous des frères et des frères malheureux. En fallait-il davantage ? Ce qu'on en joua et ce qu'on en chercha encore de ce titre ! Honorable et cher entre tous à nos cœurs, quand il est porté par des hommes qui ont préféré les amertumes de l'exil à la vie plus facile sous le despotisme tyrannique d'un arrogant vainqueur, n'a-t-il pas servi trop souvent de cocarde à des « immigrés » venus d'Allemagne remplacer ceux qui, ne voulant pas se séparer de la France, quittaient — à regret, les yeux mouillés de larmes — la terre d'Alsace-Lorraine qui les avait vu naître. Combien n'y en a-t-il pas de ces « immigrés » — deux fois Français — comme les vrais Alsaciens-Lorrains sont à nos yeux deux fois Français qui se sont attachés de ce mas- que pour mieux tromper la crédulité et la générosité françaises ? Demandez plutôt aux chefs éminents qui ont assumé, à cette heure, la redoutable mission de conduire la France à la victoire.

Mais le gouvernement allemand n'était pas satisfait. Ses agents de renseignements à l'étranger n'étaient pas encore suffisants. La loi Delbrück, du 22 juillet 1913, sur la nationalité d'empire, lui donna les moyens de compléter son système d'espionnage. Le paragraphe 2 de l'article 25 de cette loi est ainsi conçu :

« Ne perd pas sa nationalité, l'Allemand qui, avant l'acquisition d'une nationalité étrangère, aura obtenu, sur sa demande, l'autorisation écrite de « conserver sa nationalité. »

« Avant d'accorder cette autorisation, on devra consulter le consul alle- mand. »

les yeux des plus indifférents et des plus sceptiques. On se serait peut-être défilé d'un Allemand. A qui se présente en France comme Français, en Angleterre comme Anglais, etc., pourquoi ferait-on grise mine ? Au voyageur, au commerçant, à l'industriel, au banquier, avec lequel on est en relations ou en affaires, on ne songe pas toujours à demander sa nationalité d'origine. L'observation s'applique à l'Allemand qui s'est fait naturaliser Suisse, Américain ou Italien. Comment le tiendrait-on en défiance ? L'Italie, l'Amérique, la Suisse, ne sont-elles pas des nations amies, et, par nous, considérées comme telles ?

Cela est vrai du « naturalisé » qui perd en même temps sa nationalité première. On peut croire à la bonne foi de l'Allemand qui renonce à sa qualité d'Allemand pour devenir Américain, Suisse, Anglais ou Français. Mais comment n'aurait-il pas des doutes sur la sincérité de celui qui tout en acquérant une nationalité étrangère, entend conserver sa nationalité d'origine ? A quel mobile obéit-il ? N'a-t-il pas des arrière-pensées ? Et lesquelles ? Les faits quotidiens de l'espionnage aussi audacieux qu'honteux, pratiqué, depuis le début des hostilités, en Angleterre, en Belgique, en Russie, en France, au profit d'un ennemi dont la perfidie et l'astuce égale la férocité et la barbarie, autorisent, ou plutôt justifient toutes les suppositions.

« Il nous paraît tout à fait inadmissible que qu'on laisse, comme le projet, — écrivait en 1913 dans la Revue de droit international privé, un Allemand, M. Wilhelm Kahn, critiquant le projet — à l'Allemand naturalisé à l'étranger sur sa demande, la latitude de conserver, en outre, la nationalité d'Empire... Qui se fait volontairement naturaliser à l'étranger, signifie donc nettement qu'il ne veut plus être Allemand. »

Il ne voulait pas à la prescription sur la perte de la nationalité des additions ni des restrictions susceptibles d'éveiller des susceptibilités à l'étranger ». M. Wilhelm Kahn juge en jurisconsulte et en honnête homme ; il n'était pas dans les secrets des dieux. Le gouvernement allemand avait de bonnes raisons — nous les voyons trop ! — de ne pas s'arrêter à des considérations de conscience et de sentiment.

Je serais curieux de savoir ce que pense de la loi Delbrück, l'éminent et ancien président des Etats-Unis d'Amérique, M. Roosevelt, qui dans son fort intéressant livre « L'Idéal Américain », traduit par MM. A. et E. de Roupiers, cite avec éloge, et avec raison, l'extrait suivant d'un discours prononcé à l'époque des affaires de Samoa par Richard Guelher, du Wisconsin, né en Allemagne, devenu citoyen américain :

« Nous travaillons pour notre patrie à un temps de paix et nous combattons pour elle en temps de guerre, si ce temps arrive jamais. Quand je dis « notre patrie », je veux dire notre patrie d'adoption. Je veux dire avoir passé à un creuset de la naturalisation, nous ne sommes plus des Allemands, nous sommes Américains... » Et il conclut : « Nous combattons pour l'Amérique, ce aussi souvent que cela sera nécessaire, l'Amérique partout et toujours. L'Amérique contre l'Allemagne ; l'Amérique toujours ; nous sommes « Américains. »

Mes naturalisés hybrides — « sujets mixtes », comme dit M. Wilhelm Kahn, pour lesquels il a manifesté peu d'estime — qu'a fait la loi Delbrück, Français, Anglais, Belges, Suisses ou Américains, d'apparence et par intérêt, Allemands en réalité et de cœur, combien y en a-t-il qui oseraient tenir un pareil langage et surtout qui seraient capables d'y conformer leur conduite ?

« Il est évident, m'écrivait un ami de Marseille avec qui je m'étais entretenu de cette question, que cette loi a été conçue pour assurer la sécurité des espions allemands détreux de s'affubler d'une nationalité de circonstance afin de mieux cacher leurs agissements ». On ne saurait mieux dire. Il est certain que les exploits et les tentatives avortées plus nombreuses encore — de ces innombrables espions aussi répugnants que mal-faisants, qui pullulent autour des armées alliées, justifient pleinement cette appréciation.

Quel est le remède ? Car il ne suffit pas de dénoncer le mal, d'en analyser les causes, d'en saisir sur le vif les effets. Demandez-vous donc ce que vous feriez si vous découvriez inopinément chez vous un nid de vipères. Point d'hésitation, n'est-ce pas ? L'état-major n'hésite guère, je crois, quand il met la main sur un de ces sinistres coquins. Mais c'est là le présent. Bon pour le temps de guerre ! Et après ? Il faut en effet garantir l'avenir. Je me permets de proposer un moyen. Il va sans dire que si un de nos lecteurs de cet article en trouve un autre, j'accueillerai avec reconnaissance sa proposition.

Les alliés seront certainement vainqueurs. Quelles que soient la perfidie et la ruse, la brutalité, la violence, la féroce cruauté des nouveaux Huns — Attila rougira du kaiser, — le dernier mot restera au Droit, à la Liberté, à la Civilisation. Point de doute là-dessus. Ce sera dur, mais ce sera. Eh bien ! je propose — quand l'heure de ce que Gambetta appelait la « Justice immanente » aura sonné — que les gouvernements alliés exigent de l'Allemagne,

LA GUERRE

Au Nord, le mauvais temps interrompt les opérations

Au centre, les Allemands se livrent à de nouvelles attaques contre Reims

UN COMBAT NAVAL DANS LA MER NOIRE

Paris, 20 Novembre.
On signale la nomination de M. Messigny au grade de lieutenant-colonel.

On l'ajournement de cette terrible perspective... car elle ne peut être plus retardée.
M. MAZAS.

D'autre part, le général Bonnal écrit dans un journal du matin :

Les grands succès remportés depuis un mois par nos puissants et fidèles alliés de Russie nous donnent le ferme espoir qu'avant longtemps l'effort russe aura une répercussion formidable sur le front occidental. Quoiqu'il en soit, on ne lira pas sans une vive émotion ce fragment d'une lettre que j'ai reçue hier matin d'un colonel dont le régiment est en Alsace : « Oui, mon général, nous marchons vers le succès final. La victoire, de force, nous sera donnée, et il n'y aura plus qu'à balayer les plateaux de l'autre côté du Rhin français. Placés à l'extrême droite, nous attendons avec impatience le succès de notre extrême gauche pour participer à la ruée finale. Un sentiment de confiance inébranlable nous soude tous, et, par la volonté de vaincre ancrée dans le cœur de nos soldats, qu'ils soient de la réserve ou de la territoriale. En avant donc, et vive notre grande Nation ! »

Loïn des combats...

Le Gœben et le Breslau agressent, mais se débrouent aux combats.

On verra plus loin comment une division des navires russes de la mer Noire ayant aperçu une division turque, ou plutôt turco-allemande, constituée par ces deux croiseurs engage le combat. Le Gœben, atteint par le tir de l'artillerie russe, échangea quelques coups de canons avec les bateaux ennemis, mais il ne tarda pas à faire demi-tour. Quant au Breslau, il s'était prudemment tenu loin de l'engagement. Le combat cessa donc au bout de quelques minutes, faute... d'adversaires.

C'est décidément une tactique de la part des deux croiseurs allemands déguisés en navires turcs de ne pas accepter de se battre.

Tout à fait au début de la guerre, ils accomplirent l'exploit facile et odieux de bombarder Bône et Philippeville après s'être présentés sous pavillon ami. On annonça ensuite qu'ils allaient reprendre le large en Méditerranée pour livrer combat à des navires de guerre français ou anglais. La rencontre devait être terrible, mais on l'attend encore... En réalité, tout heureux de leur peu glorieuse équipée, les deux croiseurs n'eurent rien de plus pressé que de s'évanouir pour aller chercher un refuge en leur sûr. On sait comment ils trouvèrent un abri dans les eaux turques.

Ce fut ensuite le prétendu achat du Gœben et du Breslau par le gouvernement ottoman : l'aventure qui avait failli devenir tragique s'acheva en farce.

Cependant, les exploits des deux croiseurs allemands si étrangement métamorphosés en navires de guerre turcs devaient avoir une suite : ce furent les lâches agressions perpétrées dans la mer Noire contre des navires et contre des ports russes. Là encore, le Gœben et le Breslau avaient manifesté leur action par un geste de trahison. Il devenait manifeste que le gut-apens était leur tactique préférée et même leur seule tactique. Mais on avait tout au moins le droit de penser que, ayant déterminé par leurs perfides manœuvres l'entrée en guerre de la Turquie, ils finiraient par se résoudre à accepter de faire face à l'adversaire qu'ils avaient provoqué.

On voit qu'il n'en est rien.

Ce n'est sans doute que partie remise. Car, traqués par les navires de guerre russes dans la mer Noire et impuissants à reprendre la route de la Méditerranée par où ils sont venus puisque cette route est gardée par la flotte franco-anglaise, les deux croiseurs turco-allemands seront bien, tôt ou tard, forcés au combat. En attendant, bornons-nous à constater qu'ils n'excellent que dans l'art un peu méprisable de l'agression. Lorsqu'il y a des risques de bataille à courir, le Gœben et le Breslau ne marchent pas.

Les corsaires de l'Emden ne péchaient pas assurément par excès de scrupules, mais ils avaient tout de même une autre allure que les francs-fleurs du Gœben et du Breslau.

CAMILLE FERDY.

Communiqué officiel

Bordeaux, 20 Novembre.
Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

La journée du 19 a été caractérisée par l'absence presque totale d'attaques d'infanterie ennemie, et les attaques d'artillerie ont été beaucoup moins violentes que la veille.

Au Nord : Le temps a été très mauvais. Il a neigé.

Toute la région du canal de l'Yser, à l'est de Dixmude, est envahie par l'inondation.

Devant Rumpscapelle, on a retiré de l'eau deux mortiers de 165 abandonnés par les Allemands.

Canonade assez intense au sud d'Ypres.

Au Centre : Pas d'actions importantes à signaler.

Dans l'Argonne, trois vigoureuses attaques d'infanterie ennemie ont été repoussées.

A notre aile droite : Les Allemands ont réoccupé la partie détruite de Chauvencourt.

Plus à l'est, nous avons fait quelques progrès.

LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —
Paris, 20 Novembre.

Il faut étudier avec la plus grande attention les nouvelles hypothèses par le port qu'il conviendrait de faire, pour se faire une opinion exacte.

C'est ainsi qu'on signale d'un côté le retrait d'une partie des forces allemandes en Flandre, qui seraient dirigées sur le front oriental, contre la Russie. On nous apprend, d'autre part, que des pontonniers, et de la grosse artillerie, viennent remplacer les contingents enlevés. Des lors, faut-il conclure comme certains critiques militaires que l'ennemi, désormais convaincu de l'inutilité de sa tentative du côté d'Ypres va porter son effort du côté de l'Aisne ?

Quelle vraisemblance que soit cette hypothèse, je n'y crois pas, pour ma part. Je demeure du côté de l'invasibilité, parce que celle-ci concorde avec la manière allemande faite d'obstination, d'entêtement jusqu'à la mort.

Je pense que, tout en tâtant, sur toute l'étendue de notre ligne de bataille, à l'effet d'y trouver le point faible, l'ennemi continuera son effort du même côté parce qu'il demeure hypnotisé par le port qu'il convoite sur nos côtes, parce qu'il a besoin d'impressionner l'opinion allemande, et qu'il ne peut le faire que par la conquête de Dunkerque ou de Calais.

De toutes manières, on peut être certain qu'il va continuer ses coups de bélier ici et là, avec le même héroïsme passif, le même courage inutile, et les mêmes pertes ; et cela durera tant que ne sera pas brisée l'énergie de cette masse que le mensonge et les pires instincts galvanisent. Mais le ressort ne se détend déjà plus avec la même vigueur, les signes précurseurs de la cassure apparaissent.

Du côté russe, quelles que soient les nouvelles qui parviendront pendant quelques jours encore, il convient de les accueillir sans émoi, elles ne peuvent se rapporter qu'à des escouades de cette masse que le mensonge et plus d'une semaine, peut-être deux. La partie demeure indécise, malgré tout, parce que des deux côtés on a des avantages divers, qui nuisent par se contrecarrer : supériorité numérique du côté russe, supériorité des moyens de communication et de concentration du côté allemand, et des deux côtés le même sentiment que, de l'issue de la bataille, dépend l'invasion de la Prusse.

LA GUERRE

Les Allemands fortifient la côte

Les Allemands à Saint-Omer

London, 20 Novembre.
Le correspondant du Morning Post à Amsterdam apprend que de nombreuses troupes allemandes sont encore retirées du front occidental pour le front oriental de la guerre. Plusieurs milliers de soldats sont partis pour Kenigsberg, par Aix-la-Chapelle.

Depuis deux jours, d'importantes forces de cavalerie ont quitté Bruges et Gand pour Poona, mais d'autre part de l'infanterie et de l'artillerie ont été dirigées vers la côte.

Deux pièces de 420 ont été envoyées dans la direction de Dixmude.

Toute la côte a été mise en état de défense au moyen d'ouvrages fortifiés faisant face à l'Ouest et au Sud.

Paris, 20 Novembre.
On mande de Saint-Omer, 14 novembre :
De renseignements qui ont pu parvenir à Saint-Omer, il semble qu'il ne reste à Douai que fort peu de troupes allemandes combattantes.

On compte dans la ville environ 800 Allemands ; ce sont les officiers composant l'état-major, les hommes chargés d'assurer les services d'état-major, de ravitaillement et d'ambulances. Ils se comportent convenablement, assurent la propriété des rues de la ville.

Des réquisitions importantes ont été opérées chez les commerçants. Quelques maisons ont été occupées par les bureaux de l'état-major, d'autres, peu nombreuses, ont été visitées par les Allemands à la recherche de couvertures et de matelas, mais il n'y a pas eu de pillage systématique proprement dit, comme le bruit en avait couru.

Les maisons abandonnées par leurs propriétaires ont été éparpillées.

Quelques prisonniers anglais ont été amenés à Douai, où ils sont convenablement traités.

Les grands établissements de la ville : lycée, collège de jeunes filles, écoles, reçoivent de nombreux blessés allemands.

LA BATAILLE DES FLANDRES

Des canons autrichiens transportés à Ostende

Les Allemands sont épuisés

Amsterdam, 20 Novembre.
Une batterie de gros canons autrichiens a été transportée à Ostende.

Des trains et des fourgons ont été expédiés dans la direction de Condé et de Maubeuge.

London, 20 Novembre.
L'envoi spécial du Daily Express annonce que d'importants détachements venant du front continu d'arriver à Bruges, Gand et Ecoloo pour se reposer et réparer leurs pertes. Les uniformes déchirés, souillés de boue, leurs visages hagards, disent assez les épreuves que ces soldats ont traversées.

On estime à 10.000 le nombre des fantassins qui, jusqu'à vendredi, ont combattu dans les tranchées entre Dixmude, Bixchoote, Ypres et qui sont maintenant casernés autour de Bruges, incapables de continuer la lutte.

Leurs artilleurs étaient ivres
London, 20 Novembre.
Le Daily Mail dit que pendant le bombardement d'une position allée voisine de Nieupoort, une tempête de mitraille perçait, l'autre jour, les proportions d'un véritable cyclone. Un des notes est le sang-froid de se livrer à un petit travail de statistique et comptait 150 obus sans explosion. On aurait pu en conclure qu'il y avait là quelque défaut de fabrication. Mais l'observation à la longue vue de la batterie ennemie découverte révéla, par des symptômes tous à fait suffisants, que les artilleurs étaient saoulement ivres.

Les enthousiasmes des troupes belges
Paris, 20 Novembre.
Un officier supérieur belge a dit au correspondant d'un de nos confrères au Havre :
« On ne peut pas s'imaginer combien le moral de nos troupes est excellent. Les marmittes allemandes, si éparpillées lorsqu'elles étaient pour la première fois près de vous, laissent nos troupes tout à fait indifférentes quand un obus passe au-dessus des tranchées. Nos soldats l'accueillent par des cris joyeux. »

LA GUERRE

LA AGRESSION TURQUE

Un combat naval en mer Noire

Pétrograde, 20 Novembre.
L'état-major de la marine fait le communiqué officiel suivant :

Le 18 novembre, la division des navires de la mer Noire, à son retour à Sébastopol d'une croisière sur le littoral de l'Anatolie, aperçut, à 25 milles du phare de Chersonèse, une division turque constituée par les croiseurs « Goben » et « Breslau ». La flotte russe prit immédiatement l'ordre de combat, amenant l'ennemi à tribord, et ouvrit le feu à la distance de quarante encablures.

La première salve de canons de 12 pouces du vaisseau amiral « Eustaphy » frappa le « Goben » et fit explosion à son bord où elle provoqua un incendie.

A l'explosion de l'« Eustaphy », les autres navires russes ouvrirent le feu.

Le tir de l'artillerie russe donna d'excellents résultats, et on aperçut une série d'explosions dans la coque du « Goben ».

Ce bâtiment ouvrit le feu avec du retard, l'ennemi ne semblait pas s'être attendu à nous rencontrer.

Les Allemands firent feu par salves de leurs grosses pièces, le dirigeant exclusivement sur le vaisseau amiral.

Le combat dura 14 minutes, après quoi le « Goben » fit demi-tour et s'évanouit dans le brouillard en profitant de sa vitesse.

Le croiseur « Breslau » ne prit aucune part au combat, et se tint à l'horizon.

L'« Eustaphy », seul, a reçu quelques avaries insignifiantes.

Les Russes ont un lieutenant, trois enseignes et 29 matelots tués, un lieutenant et 19 matelots grièvement blessés, cinq matelots légèrement blessés.

LA BATAILLE DES FLANDRES

Le sang-froid du capitaine sauve le navire et les 300 réservistes français qu'il transportait

Un Vapeur anglais échappa à un croiseur allemand

Le sang-froid du capitaine sauve le navire et les 300 réservistes français qu'il transportait.

L'Amiral adresse à la Compagnie Pacific Steam Neavy, de Liverpool, propriétaire du vapeur Orlega, qui transportait trois cents réservistes français, une lettre exprimant combien elle apprécie la belle conduite du navire dont le capitaine échappa, dans le détroit de Magellan, à la poursuite d'un croiseur allemand.

L'Orlega venait de Valparaiso, quand, à l'entrée occidentale du détroit, un croiseur allemand du type Dresden surgit et poursuivit l'Orlega à une vitesse supérieure de sept nœuds à celle du vapeur.

Le capitaine commanda des volontaires pour la chaudière. Les volontaires renforcèrent aussitôt les mécaniciens et chauffeurs avec tant d'énergie que le vieux vapeur passa de la vitesse de quatorze à celle de dix-huit nœuds.

Concomitamment, l'Orlega mit le cap sur le détroit de Nelson, pendant que le croiseur ne cessait pas de tirer sur lui avec sa grosse artillerie.

L'Orlega atteignit ainsi le détroit de Nelson, où il entra sans être atteint. Le cuirassé n'osa pas lui faire le même effet de l'Orlega, car le détroit de Nelson est très étroit et encombré de récifs, de falaises et balayé par des courants violents.

L'Orlega réussit à sortir sans même une éraflure.

C'est la première fois qu'un vapeur de huit mille tonnes accomplit un voyage tout de force, suivant ainsi, avec lui-même, les trois cents réservistes français qui étaient à son bord.

LA BATAILLE DES FLANDRES

Leurs artilleurs étaient ivres

Paris, 20 Novembre.
L'état-major de l'armée du Caucase fait le communiqué suivant :

Les engagements d'importance secondaire continuent dans la région de Zatchark.

Dans la vallée d'Oltychal, une colonne turque a été défaite et rejetée vers Var.

Dans la région d'Erzeroum, une action est engagée sur tout le front. Elle est entravée par l'état des chemins, que les pluies ont défoncés.

Dans les autres unités combattantes, aucune activité.

Turcs et Allemands bien faits pour s'entendre
Paris, 20 Novembre.
Il y a quelques années, dit le Cri de Paris, le général von der Goltz avait obtenu d'être présenté au roi Alexandre de Serbie. Le soir de la réception, il fut très entouré par de jeunes officiers serbes qui lui demandèrent des détails sur l'organisation de l'armée turque :

« Les Turcs, leur dit-il, ont de très bons principes, meilleurs qu'on ne croit. Il dit, un jour, à un de leurs généraux, combien j'étais surpris que les Ottomans avec une armée relativement faible, aient pu, au-

fois, remporter de telles victoires sur des peuples chrétiens, braves et bien armés, et faire trembler jusque dans les chaires nouvelles le monde républicain ? C'est que les sultans d'autrefois avaient pour principe absolu qu'il fallait à tout prix semer la terreur dans les pays ennemis, et que pour cet effet systématique, ils n'épargnaient ni femmes, ni enfants, de façon que leur réputation de férocité glacée d'effroi à l'avance le pays qu'ils envahissaient. Et von dit en conclure : « Ce n'est pas un mauvais système. »

Plus tard, il reprit, pour son compte, les doctrines des anciens sultans surs, dans son volume sur la nation armée qui a été un livre de chevet de tous les officiers du kaiser. Ainsi, ce ne sont pas les Allemands qui ont été les éducateurs des Turcs, ce sont au contraire les Turcs qui ont inspiré les Allemands, leur ont appris à violer les femmes, massacrer les enfants, brûler les cathédrales.

Nouveaux succès anglais en Arabie

Londres, 20 Novembre. (Officiel). Les troupes britanniques qui opèrent sur le Chant-el-Arab et le golfe Persique se sont avancées de neuf milles sur la rive droite de la rivière et ont rencontré un détachement ennemi fort de 4.000 hommes, retranchés sur ses positions que renforcèrent douze canons. Les troupes britanniques, en dépit d'une résistance énergique, ont enlevé ces retranchements.

L'incident du croiseur américain

Londres, 20 Novembre. Le Times reçoit de New-York la dépêche suivante commentant l'incident de Smyrne : « Le World déclare que les Etats-Unis ont des explications aux autorités de Constantinople, les Etats-Unis doivent faire de sévères représentations à Berlin. Il faut que l'Allemagne comprenne nettement que les Etats-Unis comptent sur le gouvernement du kaiser pour tenir la bride à son allié Turc. L'Allemagne seule a de l'influence à Constantinople et l'Allemagne doit l'employer. »

Le Khédive veut rentrer en Egypte avec l'armée turque

Paris, 20 Novembre. On mande de Rhodes, 17 novembre, au Temps : Le suis informé que le khédive d'Egypte, prince Abbas Hilmi, se dispose à quitter Damas, par voie de terre, et à se rendre dans le camp turc au moment où le corps d'armée concentré à Mahau commencent les hostilités et les opérations contre l'Egypte.

Ce projet est, du reste, confirmé par les faits. Un lendemain de la rupture des relations anglo-franco-turques, deux remorqueurs affectés au service des propriétés du khédive à Dalaman, golfe de Macri, ont reçu des ordres télégraphiques de venir désarmer et se mettre à l'abri dans le port de Rhodes.

D'autre part, le khédive a fait organiser, dans ces mêmes propriétés de Dalaman, une caravane d'escorte composée de plus de deux cents chevaux, avec tentes et provisions, qui se tient prête à partir à l'instant où il en donnera l'ordre. Ce n'est, certes, pas un voyage d'agrément que compte entreprendre le khédive, à cette saison, il est resté de notoriété publique dans la suite du raid de l'Angleterre et lui permet de rentrer en Egypte, le prince Abbas Hilmi a suivi la pression efficace des nationalistes, Juifs, Turcs, et des musulmans, dans le but évident de se rendre à Constantinople, où il lui ont fait sans doute miroiter la gloire de rentrer en Egypte en conquérant, et de se soustraire définitivement à la tutelle anglaise.

On dit que l'armée turque, concentrée entre Damas et Mahau, serait de 200.000 hommes. En réalité, je pense qu'elle ne comporte pas plus de 100.000 hommes, ayant une valeur combattive quelconque.

Aussi, c'est pour cela que les Juifs-Turcs et les Allemands, qui sont conscients de cette faiblesse, font marcher le khédive avec le corps expéditionnaire, dans le but évident d'engager la population arabe, parmi laquelle on fait une propagande très active, à se soulever et à favoriser par une rébellion la conduite de l'Egypte de tout à fait indépendante, mais l'Angleterre veille et le khédive en sera pour ses frais... de voyage.

Dans l'Est

Les troupes allemandes en Alsace

Bellegarde, 20 Novembre. Les troupes allemandes qui prirent part au siège d'Anvers ont été envoyées en Alsace, comme troupes de seconde ligne.

Le sceau français de Thann

Bellegarde, 20 Novembre. Les Français avaient établi, à Thann, une école française. Au cours des recherches opérées à l'hôtel de ville, on retrouva le sceau dont les Français se servaient avant 1870.

Les troupes allemandes en Lorraine

Bordeaux, 20 Novembre. (Officiel). Un signal en Lorraine la présence, sur le front, d'éléments de landsturm.

D'après un sous-officier prisonnier, les hommes récemment arrivés sont plus dur qu'à partir en avant, que les hommes du premier contingent. On a du mal à les faire sortir des tranchées.

L'effort allemand sur Tracy-le-Val

Paris, 20 Novembre. M. Ardonin-Dumazet écrit dans l'Liberté : Sur un seul point du vaste front, à Tracy-le-Val, l'infanterie allemande a témoigné quelque activité, l'ennemi est arrivé en forces assez considérables pour enlever nos premiers tranchées et pénétrer jusqu'au carré-four où le chemin de Nampeul se détache de la route de Compiègne à Carpient.

Pour comprendre cette persistance des Allemands à reprendre Tracy-le-Val, qui nous leur avons enlevé, il faut considérer que ce village de moins de 600 habitants est au centre des communications dans la région boisée constituée par les forêts de Laigle, d'Ourcamp, de Carpient et des bois qui les contiennent. L'Oise coule à 3 kilomètres, à l'Ouest, une excellente route conduit au nord, à Noyon, situé à 12 kilomètres seulement en passant par Carpient, où viennent se réunir toutes les routes des plateaux de l'Aisne et de la grande plaine accidentée et boisée remplissant l'immense courbe de l'Oise, dont Noyon occupe le sommet.

Carpient est encore aux mains de l'ennemi trois kilomètres seulement séparent les deux villages de Tracy-le-Val, c'est dire combien notre présence dans le village menace les communications de la casse opérés répétés pour nous en déloger.

En Angleterre

A la Chambre des Communes

Londres, 20 Novembre. Au cours de la discussion des questions budgétaires, M. Austen Chamberlain, le chancelier de l'Echiquier, du parti conservateur, fait connaître qu'à la demande de M.

Lloyd George il va coopérer avec ce dernier à la mise au point des détails du budget, de manière à rendre les charges nouvelles le moins onéreuses possible. M. Austen Chamberlain ajoute qu'en acceptant cette invitation il ne sacrifie aucune de ses vues personnelles en matière fiscale.

Le succès de l'emprunt

Londres, 20 Novembre. Le désir unanime manifesté par toutes les classes du pays de souscrire au nouvel emprunt de guerre dépasse toute attente. Le nombre des demandes reçues hier à la Banque d'Angleterre a été estimé à un total d'un demi-million de livres sterling.

Les agents de change déclarent que la demande a été immense. Un seul cabinet a reçu hier, des demandes pour un total d'un demi-million de livres sterling.

L'Action Russe

Communiqué officiel russe

Pétrograde, 20 Novembre. Le grand état-major fait le communiqué officiel suivant :

Sur la rive gauche de la Vistule, l'action s'est développée ces jours derniers dans deux régions du front entre la Vistule et la Wartha et sur la ligne Osenstokhoff-Gracovic. Ces combats ont revêtu un caractère extrêmement acharné, et ont généralement présenté d'incessantes alternatives d'offensive et de défensive.

Dans la Prusse orientale, nos troupes attaquent des positions fortement organisées.

A l'est d'Angerbourg, les tranchées allemandes sont pourvues d'une triple barrière de fils de fer, de fossés et de grillages verticaux de fils de fer.

Nous nous sommes emparés d'une partie de ces positions à sept verstes à l'est d'Angerbourg, et du passage entre les lacs Bouvelin et Tyrdik, élevant dix-neuf canons, six mitrailleuses, un projecteur et plusieurs centaines de prisonniers.

A l'ouest de la Galicie, notre offensive continue.

Un général allemand tué en Pologne

Londres, 20 Novembre. On mande d'Amsterdam au Times : Le général von Briesen, commandant la 33^e division d'infanterie allemande, aurait été tué en Pologne. Depuis trois ans il était directeur de l'école de guerre de Potsdam. Il avait pris part aux campagnes de 1866 et de 1870. Cette dernière, il avait gagné la croix de Fer de 2^e classe, et celle de 1^{re} classe dans la guerre actuelle.

Comment les Allemands traitent les prisonniers russes

Pétrograde, 20 Novembre. Un Cosaque décrit le traitement infligé aux prisonniers russes. C'est Nikolai Saveliev qui vient d'arriver à l'hôpital, qui parle : « Le restant de son escadron tomba aux mains des Allemands qui, furieux contre eux, les dépouillèrent de tout, jusqu'à leurs chemises. Maintenant, chers, dirent-ils, croisez vos jambes ! Nous ne voulons pas que vos corps soient pour empoisonner l'air. Ils nous jetèrent des pelles, et nous tirèrent au trait sans nous laisser le temps de nous lever ! Nous ne voulons pas que vos corps soient pour empoisonner l'air. »

La population fuit en Prusse orientale

Pétrograde, 20 Novembre. D'après une dépêche de Königsberg à la Gazette de Francfort, le gouvernement de la Prusse Orientale a recommandé aux habitants qui veulent quitter la région de ne pas renouveler les scènes de désordre qui se produisirent au mois d'août. Il les invite à se diriger vers les zones provinciales de la Prusse orientale et de Prusse Occidentale. Les réfugiés devront avoir soin, avant de partir, de remettre leurs chevaux et leur bétail aux Chambres agricoles.

En Allemagne

Les soldats tirent sur leurs officiers

Paris, 20 Novembre. Le Figaro, parlant de l'évacuation des blessés allemands dans le Luxembourg, dit : « Depuis quelque temps, les médecins luxembourgeois ne sont plus admis à soigner les officiers allemands. Ces praticiens, en effet, avaient l'occasion de constater qu'un certain nombre de ces officiers avaient été frappés par des balles allemandes et en avaient péri. Depuis lors, l'autorité militaire allemande met ses officiers à l'abri des conséquences de la médecine luxembourgeoise, en leur permettant de partir en vacances dans leur pays natal. »

Les billets de banque allemands baissent tous les jours

Copenhague, 20 Novembre. Malgré l'interdiction d'exporter de l'or d'Allemagne, le gouvernement allemand vient d'autoriser l'envoi à la Banque nationale de Danemark d'une somme de 12 millions de marks en or, parce que le change des billets de banque allemands y avait baissé journellement depuis la déclaration de guerre.

Les crédits de guerre

Bellegarde, 20 Novembre. On mande de Berlin que le gouvernement allemand a obtenu de la Reichstag des crédits de guerre s'élevant à 3 milliards de marks, le gouvernement renonce pour le moment à émettre un nouvel emprunt.

Mort d'un général

Amsterdam, 20 Novembre. Un télégramme officiel de Berlin annonce que le général von Voigts-Rhet est mort subitement d'une maladie de cœur. Son successeur n'a pas encore été désigné.

Les métaux manquent

Amsterdam, 20 Novembre. Le gouvernement allemand, désirant entraver la hausse exorbitante du prix des métaux employés pour la construction du matériel de guerre à l'intention de fixer des prix maxima. La Gazette de Cologne estime que cette mesure ne pourrait qu'aggraver la situation. Les stocks de métaux sont faibles en Allemagne, et les industriels doivent en acheter à tout prix à l'étranger, où les mesures protectionnistes et la concurrence des acheteurs russes font obstacle à leur ravitaillement.

Les munitions manquent

Copenhague, 20 Novembre. D'après un télégramme de Vamdrup, frontière danoise-allemande, tous les gendarmes du corps de police armé du Slesvig doivent donner 80 pour cent de leurs munitions à l'armée qui en manque sur les deux fronts.

Les usines Krupp ont augmenté leur capital de 70 millions de marks. Le capital est maintenant d'un quart de milliard de marks. Cette opération pour étendre les usines et de les mettre en état d'exploiter d'énormes commandes pour l'armée, spécialement pour l'artillerie.

Sur Mer

Un torpilleur hollandais capture un poseur de mines

Flessingue, 20 Novembre. Un torpilleur hollandais a capturé hier dans les eaux hollandaises, un chalutier portant pavillon allemand qu'on suppose être un poseur de mines.

L'héroïsme des marins anglais

Londres, 20 Novembre. Au cours d'un meeting de femmes tenu à Londres hier soir, et qui était présidé par elle, Lady Jellicoe a lu une lettre de l'amiral Sir John Jellicoe, ainsi conçue : « J'espère que vous raconterez aux femmes de matelots l'esprit magnifique qui règne parmi les hommes de la marine anglaise. Chaque fois que nos hommes ont eu l'occasion de combattre l'ennemi, ils ont montré le même courage et la même ténacité que leurs camarades de terre. Rien n'est plus noble que le sang-froid qu'ils ont montré dans tous les cas où des navires ont été coulés par des mines ou des torpilles. »

« La discipline est demeurée parfaite et les hommes ont péri, non seulement avec le plus grand courage, mais aussi en essayant d'aider leurs camarades plus faibles. »

Le Combat du Pacifique

Le « Glasgow » arrive à Valparaiso

Londres, 20 Novembre. On mande de New-York 17 courant, à la Daily Chronicle : Le croiseur Glasgow, est arrivé à Valparaiso aujourd'hui. Il porte des traces du combat qu'il a soutenu contre les croiseurs allemands en face des côtes du Chili, mais ses avaries ne sont pas très graves.

Rio-de-Janeiro, 20 Novembre. Le croiseur Glasgow est maintenant en bassin de radoub à Rio. Il a cinq trous dans sa coque.

Quatre marins ont été blessés. Dès le commencement de la bataille, l'amiral Cradock, se rendant compte de la plus grande puissance de l'artillerie allemande, avait ordonné au Glasgow et à l'Otranto de chercher un refuge. Malgré cela, le Glasgow répondit au feu des Allemands durant les premières minutes du combat.

Le Good-Hope a un de ses canons de neuf tonnes démontés et son magasin de munitions a été incendié.

Le Canopus, qui n'avait qu'une vitesse de seize nœuds, ne put pas arriver à temps pour participer au combat.

Un communiqué anglais

Londres, 20 Novembre. Le ministère de la Marine fait le communiqué suivant : Le kaiser, répondant au télégramme de sympathie que lui ont envoyé les autorités civiles d'Emden à l'occasion de la perte du croiseur qui portait le nom de cette ville, a écrit : « Je vous remercie très sincèrement du télégramme de sympathie que vous m'avez envoyé à l'occasion de la triste, mais héroïque fin de mon croiseur Emden, le brave navire qui est toujours converti de lauriers. Mais il y a surgi un nouvel et plus fort Emden, sur la proue duquel sera apposée la croix de Fer, en souvenir de l'ancien Emden. »

Les Corsaires allemands

Le kaiser et la perte de l'« Emden »

Londres, 20 Novembre. Le correspondant du Times à Amsterdam écrit à ce journal : Le kaiser, répondant au télégramme de sympathie que lui ont envoyé les autorités civiles d'Emden à l'occasion de la perte du croiseur qui portait le nom de cette ville, a écrit : « Je vous remercie très sincèrement du télégramme de sympathie que vous m'avez envoyé à l'occasion de la triste, mais héroïque fin de mon croiseur Emden, le brave navire qui est toujours converti de lauriers. Mais il y a surgi un nouvel et plus fort Emden, sur la proue duquel sera apposée la croix de Fer, en souvenir de l'ancien Emden. »

Le croiseur « Berlin » désarmé

Londres, 20 Novembre. On mande de Copenhague au Daily News que le croiseur allemand Berlin, qui arriva hier à Drontheim, a renoncé à se hasarder dans la mer du Nord.

D'après une dépêche de Christiania, le gouvernement norvégien a notifié officiellement ce matin, à 9 heures, au capitaine du croiseur que le délai de 24 heures accordé à un vaisseau allemand de rester dans un port neutre était expiré.

On a procédé immédiatement au désarmement du vaisseau de guerre.

Le Daily News dit que, selon des nouvelles reçues dans les milieux financiers, le vapeur Ekkvanta, de la Hamburg-America, a été coulé dans le golfe Persique.

On ne sait pas s'il a été coulé par un navire anglais.

Un vapeur allemand coulé dans le golfe Persique

Londres, 20 Novembre. Le Daily News dit que, selon des nouvelles reçues dans les milieux financiers, le vapeur Ekkvanta, de la Hamburg-America, a été coulé dans le golfe Persique.

Un Combat naval dans la Baltique

Londres, 20 Novembre. Les flottes russe et allemande aux prises devant Libau.

Copenhague, 20 Novembre. Une dépêche de Stockholm annonce qu'une violente canonnade provenant de l'île suédoise de Gotland, à cent milles au nord-ouest de Libau, a été entendue hier après-midi. La canonnade dura une heure. On croit qu'un combat naval a eu lieu entre les flottes allemande et russe.

Les Allemands bombardent Liban

Pétrograde, 20 Novembre. Les navires allemands ont bombardé Liban pendant plus de six heures. Ils ont lancé une énorme quantité de projectiles, en visant particulièrement les édifices du port. Toutefois, les dégâts qu'ils ont causés sont insignifiants, à l'exception de

Les Allemands ont bouché le port de Liban

Amsterdam, 20 Novembre. Suivant une dépêche de Berlin, la flotte allemande de la Baltique aurait bouché l'entrée du port de Liban, en y faisant couler plusieurs navires.

Les torpilleurs qui étaient entrés dans le port rapportent qu'aucun navire de guerre russe ne s'y trouve.

L'Italie et la guerre

Von Bulow à Rome

Paris, 20 Novembre. Le Figaro, parlant de la nomination de M. de Bulow comme ambassadeur à Rome, dit : « C'est la dernière carte que joue l'Allemagne, le suprême effort pour essayer de ramener l'Italie à ses anciens alliés. On comprend évidemment à Berlin que l'heure décisive va sonner, et qu'à ce moment où M. Sonnino, nouveau ministre des Affaires étrangères, procède à sa grande consultation diplomatique, l'impasse pour l'arrivée à Rome d'un homme qui, par son passé, son caractère, par sa valeur, peut être considéré comme un personnage de premier plan. »

« On estime dans doute que l'Italie, flattée de voir l'Allemagne lui envoyer comme ambassadeur un ancien chancelier, s'empêchera de renoncer à sa neutralité en faveur de ses anciens alliés. Nous verrons bien. Mais il est évident que cette nomination n'aura pour résultat que de rendre plus retentissant le nouvel échec au-devant duquel court la diplomatie allemande. »

Les partis politiques et la neutralité

Rome, 20 Novembre. La Tribuna dit que les députés des partis démocratique constitutionnel et socialiste réformiste ont reconnu l'opportunité de développer une action d'entente inspirant : « Une vive opposition à la propagande en faveur de l'Allemagne. »

« De l'affirmation de la nécessité impérieuse de sauvegarder les intérêts politiques et économiques de l'Italie, de délivrer les territoires assujettis à l'Autriche, de concourir à la victoire de la Triple-Entente en vue de peser sur l'organisation de l'assistance future de l'Europe, de se conformer aux principes de l'humanité, de faire possible, de nouveaux conflits dans l'avenir. Cette action aura pour but d'affirmer la conscience nationale et de faire connaître les vrais problèmes de la situation actuelle, de manière à préparer l'esprit public à tous les sacrifices qui pourraient devenir nécessaires. »

La contrebande de guerre par les ports italiens

Venise, 20 Novembre. On annonce que les agents allemands et autrichiens qui font transporter par la frontière, ou par les ports autrichiens, de grandes quantités de produits de contrebande, ont recouru à toutes sortes de ruses pour échapper à la vigilance des autorités italiennes.

C'est ainsi que, récemment, on trouvait sur la côte de Gard, cinq barques. On les soupçonnait de transporter du matériel de guerre. Un récent décret du gouvernement italien, qui ordonne que le dernier lieu de destination de toutes les marchandises maritimes se trouvant dans les ports italiens soit nettement déclaré sur les registres du bâtiment, rend plus difficile l'envoi de marchandises en Italie.

La perte du vapeur Josephine, dû à une mine flottante, constituée aussi un coup très sérieux pour l'Autriche. Ce vapeur était, en fait, un transporteur de munitions et se livrait régulièrement à la contrebande entre Venise et Trieste.

La Roumanie se rapproche de l'Italie

Bellegarde, 20 Novembre. On mande de Rome que le prince Ghika, ministre de Roumanie à Rome, a rejoint son poste après un séjour à Bucarest. Selon des informations sûres, le prince a reçu du gouvernement roumain la mission de commencer d'actives démarches auprès du gouvernement italien, pour établir une plus grande et une plus effective intimité entre Rome et Bucarest.

Gènes et Ancône villes ouvertes

Gènes, 20 Novembre. Le Messaggero annonce que le gouvernement publiera prochainement un décret suivant lequel Ancône cesse d'être considérée comme place bloquée.

Un décret analogue avait été déclaré, le 14 août, que Gènes était ville ouverte.

Les pillards allemands

Neuf médecins-majors en Conseil de guerre

Paris, 20 Novembre. Le premier Conseil de guerre du gouvernement militaire de Paris juge aujourd'hui neuf Allemands appartenant à la 7^e ambulance dans le corps d'armée qui sont inculpés de pillages commis à Lizy-sur-Ourcq du 7 au 9 septembre. Ce sont les nommés Ahrens, Brambach, Horney, médecins aides-majors de réserve ; Miltch, officier d'administration ; David, médecin aide-major de réserve ; Echuls, capitaine médecin de 2^e classe ; Neitzel, sous-officier infirmier ; Wolfgramm, sous-officier de police ; Just, pharmacien de réserve.

L'instruction a établi que les neuf accusés étaient arrivés à Lizy-sur-Ourcq avec leur ambulance, le 7 septembre, et étaient installés dans le village de la commune de ce nom. Ils y vidèrent les pièces de vin, y volèrent chez les habitants tout ce qu'ils purent trouver de spiritueux et se livrèrent au pillage comme les autres soldats allemands.

Le 9 septembre, les troupes allemandes ayant dû se retirer, l'ambulance se divisa en deux parties. La section active suivit l'armée dans sa retraite, la section de réserve resta à Lizy.

A partir de ce moment, le personnel de l'ambulance ne commit plus de pillage et se comporta relativement correct, mais il n'est pas moins établi que, même après le départ des troupes allemandes, les médecins aides-majors et les infirmiers gardèrent pendant plusieurs jours différents objets volés.

C'est ainsi qu'un certain nombre de maîtres de Lizy surpris les infirmiers au moment où, après avoir creusé un trou dans le jardin de l'école, ils passaient se disposer à y enterrer les bouteilles de réserve.

Enfin, des liqueurs, dont on comprend peu l'utilité pour des malades, ont été trouvées dans une voiture appartenant à Mme Parmentier, horiste et Crépé-toilette, conservée par l'ambulance dans la cour de l'école.

Au même endroit, il y avait plusieurs autres voitures de bières appartenant à des commerçants de la région. Trois avocats, M^{rs} Maurice Duplan, Joseph Henriot et Baduel ont été commis d'office pour défendre les accusés.

La Guerre aérienne

Un Zeppelin détruit par un aviateur anglais

Londres, 20 Novembre. Le correspondant de Dusseldorf de la « Gazette de Francfort » confirme la destruction complète d'un Zeppelin par un aviateur anglais. Bien que l'agent Wolff ait seulement annoncé que le dirigeable n'avait été que légèrement endommagé.

La Bravoure des nôtres

Citations à l'ordre de l'armée

Bordeaux, 19 Novembre. Le Journal Officiel publie de nombreuses citations à l'ordre de l'armée. Nous relevons les noms suivants : MM. Paul de Cassagnac, lieutenant au 515^e d'infanterie (reconnu blessé s'est particulièrement distingué par son énergie, son entrain au feu, son assaut sur sa troupe exclusivement composée de réservistes et aussi par son habileté manœuvrière).

Signorini, chef de bataillon au 162^e d'infanterie, a été blessé le 22 août et malgré ses blessures, a conservé le commandement de son bataillon jusqu'au moment où ce bataillon fut retiré par ordre de la situation qu'il occupait.

Alric, capitaine au 117^e d'infanterie a dirigé brillamment sa compagnie, montrant toujours un courage calme et froid dans tous les combats où elle a été engagée. Les Allemands ayant pris un village et ayant placé devant eux des femmes et des enfants, a conduit vigoureusement la contre-attaque à la baïonnette.

Meyrueix, soldat au 98^e d'infanterie, faisant partie d'une contre-attaque qui repoussa les Allemands, après leur attaque, s'est avancé de lui-même jusqu'à 300 mètres de nos lignes vers des groupes de soldats allemands, les a sommés de se rendre et a fait ainsi des prisonniers jusqu'au moment où il a été blessé.

Bertrac, lieutenant au 5^e régiment d'artillerie lourde, le 30 septembre est resté en observation pendant une nuit de pluie sous un feu violent de grosse artillerie et n'a quitté son poste que sur l'ordre formel de son capitaine en prenant soin de ramener le matériel de son régiment. Le 3 octobre s'est porté en avant des dernières tranchées françaises à 100 mètres des tranchées allemandes et a dirigé un tir qui permit d'étendre le feu d'une mitrailleuse et d'une batterie ennemie.

Caronnet, caporal au 68^e d'infanterie, porteur d'un ordre pour son chef de bataillon à la suite de la tombe de la nuit et blessé grièvement dans la proximité des Allemands qui lui criaient de se rendre ou de tuer son chef de bataillon ou de passer sous une brochette.

Albrun, maréchal des logis chef de 5^e hussards, le 1^{er} août, reconnaissant au feu quatre cavaliers et poursuivi par trois cavaliers ennemis, a fait front pour charger, tomba de son cheval au passage d'un fossé, fut par l'ennemi, désarmé et somma de se rendre sous la menace de ses coups et à son énergie donna au peloton le temps d'arriver pour le dégager.

Billaud, capitaine de réserve au 32^e d'infanterie coloniale, blessé à la jambe au combat du 10 septembre, conserva le commandement de sa compagnie et se remplit avec vigueur et intelligence, la mission dont on l'avait chargé, repoussant pendant deux jours de suite, toutes les tentatives de l'ennemi pour s'emparer de la position. Depuis le début de la campagne, donne l'exemple du dévouement et de l'endurance, et l'inspiration de son peloton par son attitude et son courage, un grand nombre de ses hommes. A été éliminé lorsque la fatigue eut épuisé ses forces.

Lebel, cavalier au 8^e hussards désorganisé à la suite d'un groupe ennemi en lui tuant deux chevaux.

Verny, sous-lieutenant au 15^e dragons. Envoyé en reconnaissance et se trouvant en face d'un peloton de chevaux-légers bavarois, la charge avec ses cavaliers, a été grièvement blessé, mais a tenu sa position, a blessé mortellement de sa main le chef peloton bavarois et a ramené plusieurs hommes et plusieurs chevaux à ses côtés.

Kaiser, soldat au 10^e bataillon de chasseurs à pied. Le 19 août étant en patrouille, s'est trouvé en face de l'ennemi et a été grièvement blessé par un officier, a simulé la mort, a laissé passer la patrouille ennemie, a tué l'officier qui la commandait, a blessé deux autres officiers et a divisé la patrouille en fuite. Blessé le 23 août.

Barbot, général de brigade, à la 3^e division du corps d'armée provisoire, au combat du 20 octobre a été grièvement blessé par un obus qui lui a atteint la tête, mais a tenu sa position, a tenu sa troupe sous son commandement et a ramené plusieurs hommes et plusieurs chevaux à ses côtés.

Dacosta, chasseur au groupe cycliste de la 10^e division de cavalerie, blessé mortellement après avoir à lui seul, fait cinq prisonniers, a fait avec ses cavaliers, un feu très énergique et a tenu sa position, a tenu sa troupe sous son commandement et a ramené plusieurs hommes et plusieurs chevaux à ses côtés.

Le 5^e bataillon de chasseurs, par sa brillante conduite et son courage, a su exciter l'admiration des troupes anglaises, et du 1^{er} corps de cavalerie.

Le 11^e brigade d'infanterie, dans les journées des 18 et 19 octobre,

